

Éloge de Tzvetan Todorov (1939-2017)

Jean-Marie Klinkenberg

Tzvetan Todorov restera dans nos mémoires comme un passeur et un homme de dialogue : il n'a cessé de traverser les frontières, et de faire dialoguer entre elles des provinces du savoir que l'on croyait éloignées. Élevé en Europe orientale, il a apporté à l'occidentale des informations et des concepts ignorés d'elle jusque-là. Ce fut aussi un intellectuel complet : n'ayant jamais boudé l'érudition, il fut en même temps un fabuleux brasseur d'idées ; sceptique et réservé, il fut homme aussi de conviction ; citoyen solidement planté dans nos deux siècles contemporains, il a constamment nourri sa pensée de la fréquentation des auteurs de l'âge classique ; pionnier de l'approche formelle de la littérature, il n'a cessé de rappeler la fonction humaine de cette littérature et le rôle que la sensibilité y joue.

Tzvetan Todorov est né à Sofia en 1939, dans une famille d'intellectuels.

Très tôt, il éprouve les contradictions qu'il y a à grandir dans un pays refermé sur lui-même et provincial, mais où il est encouragé à vivre cette passion qui pousse à vouloir tout comprendre et tout expliquer. Un pays où, comme cela est arrivé maintes fois dans l'histoire, on immolait les hommes sur l'autel de l'humanité. De cette expérience, maints de ses textes porteront témoignage.

Après des études au Lycée russe de Sofia, le jeune Todorov entame des études de philologie slave.

À leur terme, en 1963, l'opportunité de poursuivre ses études à Paris s'offre à lui. Paris qu'il ne quittera plus, acquérant la nationalité française en 1974, s'y mariant avec l'écrivaine canadienne Nancy Huston, devenant père. En 1968, il intègre le CNRS où il fait toute sa carrière avec, depuis 1987, le titre de Directeur de Recherches, et où il est, en 1983, le premier directeur du Centre de Recherches sur les Arts et le Langage. Même s'il est invité à prendre la parole dans les universités les plus prestigieuses du monde (à Yale, Harvard, Columbia...), c'est aussi Paris qui le voit enseigner : longtemps, il animera un séminaire annuel à l'École normale de la rue d'Ulm.

C'est donc dans le Paris des années 1960 que Todorov parfait sa formation. Il y suit les séminaires de Roland Barthes, en compagnie de Gérard Genette (avec qui il fondera la revue *Poétique*). Il se fait connaître avec son premier livre, qui fut comme un coup de pistolet dans un concert : *Théorie de la littérature*, publié en 1966, année de sa thèse de troisième cycle, acclimatée en France la pensée des Formalistes russes, cette école qui, de 1914 à 1930, révolutionna le domaine de la critique littéraire en lui donnant une méthodologie novatrice, fondée sur la considération des formes linguistiques.

Appréhender la littérature comme être de langage, c'est l'affaire de la poétique, discipline qui se développe alors et à laquelle le jeune Todorov apporte des contributions décisives. Avec *Littérature et signification* (1967) et *Introduction à la littérature fantastique* (1970), où il définit les concepts fondamentaux de la narratologie, une des provinces les plus riches et les mieux organisées de l'empire poétique, ou encore avec l'ouvrage collectif *Qu'est-ce que le structuralisme ?* (1968), dont il rédige le chapitre *Poétique*. Maintes fois rééditée à part, cette plaquette allait devenir un classique.

Si la poétique se développe de la sorte, se substituant à une stylistique impressionniste alors moribonde, c'est qu'à l'époque les connaissances sur la langue se développent de manière prodigieuse. Et l'œuvre de Todorov est aussi une puissante contribution à la triomphante linguistique contemporaine. Je me permettrai de détacher ici un de ses livres les moins commentés : sa *Grammaire du Décaméron* (1969). La thèse qui le sous-tend est que la logique à

l'œuvre dans la phrase est exactement la même que celle qui préside aux récits. Thèse sémiotique forte et totalisante : ce seraient les mêmes structures qui agiraient à tous les niveaux d'élaboration du langage, de la morphologie aux énoncés les plus étendus et les plus complexes. C'est une idée qu'on devait retrouver par la suite, *mutatis mutandis*, dans la *Grammaire critique* de notre confrère de la destréenne Marc Wilmet. En 1972, le *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, rédigé avec Oswald Ducrot, confirme la notoriété de Todorov comme linguiste, ce que font aussi les responsables des revues alors très innovantes que sont *Langages* ou *Communications* en lui confiant la responsabilité de numéros spéciaux.

L'éclosion de la poétique est aussi articulée à la renaissance de la rhétorique. (C'est d'ailleurs ce mouvement de réhabilitation de la demoiselle aux miroirs qui nous donnera l'occasion de nous fréquenter à maintes reprises, au long des années 1970 et 1980). Mais pour Todorov — comme pour d'autres —, la rhétorique n'est pas un simple ensemble d'astuces destinées à servir la société de communication : c'est surtout une des manifestations les plus élaborées de notre compétence à produire du symbolique. Cet élargissement de la perspective donnera en 1977 naissance à une *Théorie du symbole*, assurément un de ses maîtres livres. Cet ouvrage confirme l'intérêt de l'auteur pour les questions de méthode et d'épistémologie, qui se manifeste encore l'année suivante, avec *Symbolisme et interprétation* (1978) et *Les genres du discours* (1978). Progressivement s'installe ainsi une distance critique — *Critique de la critique*, tel est le titre que portera un autre livre de 1984 — avec un formalisme conçu de manière trop étroite. Cette distance s'affirmera par exemple dans *Mikhail Bakhtine. Le principe dialogique* (1981), où les langages et les expressions artistiques qu'ils autorisent sont saisis dans le dynamisme des relations sociales.

Je viens de parler d'une prise de distance avec le formalisme, ce formalisme que Tzvetan Todorov aura pourtant bien servi. C'est que la pensée de ce dernier vient à ce moment de prendre un tournant capital. En 1978, le chercheur avait commencé à se pencher, avec une rigueur toute philologique, sur les récits de *La Conquête de l'Amérique*. Ce travail devait donner un livre majeur portant ce titre (1982). Apparemment, nous sommes encore dans la narratologie. Mais le propos se dotait à présent ici d'une dimension nouvelle, résolument anthropologique. En effet, jamais dans l'histoire des contacts qui l'ont construite, l'humanité n'avait fait l'expérience d'une altérité aussi radicale que lors du choc entre l'ancien et le nouveau monde. Pour notre analyste, il ne s'agissait dès lors plus seulement de décrire des mécanismes langagiers. Il s'agissait d'ajouter une dimension historique à l'analyse des récits et de s'interroger sur les conséquences de ce tournant culturel. Il s'agissait aussi et surtout de faire œuvre philosophique : comment penser l'altérité ? comment y reconnaître l'universalité de l'humain ? Telles sont les questions qui ne cesseront de préoccuper Todorov, et qu'il exprimera encore dans *Nous et les autres* (1989).

Cette préoccupation devait l'amener à redéfinir l'humanisme. Car une des questions qui fonde ce courant est précisément l'articulation du singulier et de l'universel. Et ceci donne *Le Jardin imparfait : la pensée humaniste en France* (1998) ou, plus tard, *L'Esprit des Lumières* (2006). Mais, comme toujours pour l'ancien poéticien, ce sont les arts qui révèlent les meilleurs symptômes des sensibilités nouvelles : celles-ci tardent toujours à se théoriser explicitement. Todorov traquera ainsi le surgissement de l'individualisme moderne dans les révolutions discrètes de la peinture hollandaise et de la peinture flamande (et ce sont *Éloge du quotidien. Essai sur la peinture hollandaise du XVII^e siècle*, 1993, *Éloge de l'individu. Essai sur la peinture flamande*, 2000).

Cet intérêt pour l'expression plastique n'est pas un détour. C'est en effet dans cette importante période qui va de *Nous et les autres* au *Jardin imparfait* que se met au point ce que l'on peut appeler la nouvelle méthode Todorov, une pratique qui vise à élaborer ce que l'auteur appellera lui-même une « histoire dialogique de la pensée ». Il s'agit de mener un colloque avec la pensée de l'autre. Ce qui ne peut bien se faire qu'en explorant celles d'individualités d'exception. Ce sont de tels moments que personnifient Jean-Jacques Rousseau (*Frêle bonheur, essai sur Rousseau*, 1985) ou Benjamin Constant (*Benjamin Constant, la passion démocratique*, 1997) ; mais les pas

de T. Todorov croiseront aussi les trajectoires d'autres grands Européens, comme Goethe et La Rochefoucauld.

On le comprend : à la fin du siècle, l'œuvre est de plus en plus résolument celle d'un moraliste et d'un philosophe du politique, hantée qu'elle est par cette question qui fonde la notion même de démocratie : comment réconcilier la liberté de l'individu avec la donnée de son appartenance à la communauté ? (C'est ce sens de renvoi au groupe qu'a l'adjectif « commun » dans le titre *La Vie commune. Essai d'anthropologie générale*, 1995).

Le souci éthique devait — fatalement ? — amener l'auteur à se pencher sur les épisodes les plus douloureux de l'histoire moderne et contemporaine. Et ceci nous a donné un autre livre majeur, *Face à l'extrême* (1991), une réflexion poignante sur les persistances de la vie morale dans les camps de concentration. S'ouvre chez lui à ce moment une réflexion sur la mémoire et le rôle qu'elle peut jouer. Et ce seront *Les Morales de l'histoire* (1991), *Les Abus de la mémoire* (1995), *Mémoire du mal, tentation du bien* (2000). Fidèle à sa méthode dialogique, T. Todorov se servira parfois de faits ponctuels pour illustrer sa réflexion sur la dialectique de l'individuel et du groupal. On le verra bien dans certains ouvrages moins connus que ceux que je viens de citer : dans *Une tragédie française*, un épisode de la guerre civile de l'été 44 (1994) ou *La Fragilité du bien*, sur le sauvetage des juifs bulgares (1999). C'est la même méthode qu'il utilise dans *Le Triomphe de l'artiste. La révolution et les artistes. Russie : 1917-1941*. Dans ce livre publié juste après sa mort, il part des figures du peintre Malevitch et du romancier Eugène Zamiatine pour analyser la confrontation des artistes soviétiques avec le pouvoir devenu stalinien. Quelques années auparavant, il avait publié *Insoumis* (2015), portraits de huit personnalités parmi lesquelles Alexandre Soljenitsine, Nelson Mandela mais aussi Edward Snowden.

Citer ce dernier nom, c'est souligner que la réflexion de Todorov s'est toujours alimentée à notre actualité, même la plus la plus brûlante. Sa hantise, c'est le totalitarisme, où le contrôle s'exerce sur les esprits autant que sur les corps ; et je pense à son livre *L'Expérience totalitaire* (2010). Dans cette réflexion, Todorov annonçait plusieurs des dérives auxquelles nous assistons aujourd'hui et montre que *Les Ennemis intimes de la démocratie* (2012) ne sont pas toujours ceux qu'on pense. De cela, je ne prendrai que deux exemples. Dans *La Peur des barbares. Au-delà du choc des civilisations* (2008), il nous rappelle que cette peur peut nous rendre barbare nous-mêmes. Deuxième exemple : témoin privilégié de la dérive autoritaire stalinienne, il nous rappelle que le tropisme vers le bien peut pervertir les meilleures intentions, ce qu'il démontre dans son opus au titre explicite *La Tentation du bien est beaucoup plus dangereuse que celle du mal*, opus qu'il signe avec Boris Cyrulnik et qui paraît l'année de son décès, survenu le 7 février 2017, il y a cinq ans jour pour jour.

On a pu dire qu'il y avait non pas un mais deux Todorov, et que le deuxième avait renié le premier. Le premier, c'était celui qui se penchait sur la structure de la figure et du symbole, et sur les formes littéraires élémentaires. Ce qui intéressait celui-là, c'étaient « les puissances du langage ». Et sa méthode devait donc être sémiotique. Le second Todorov est celui qui regarde en direction des mondes à quoi renvoie le langage. Celui-ci emprunte leurs armes aux sciences historiques et à la philosophie pour traiter de politique et aboutir ainsi à une anthropologie de la vie morale.

À mes yeux, ces deux Todorov ne sont pas des ennemis, mais des frères. Le sémioticien a mis au point des outils permettant la lecture des faits symboliques, mais il refusait déjà de croire que ces outils valaient pour eux-mêmes. Se tenant loin du principe de l'immanentisme, qui est devenu un dogme chez les lointains successeurs de Saussure, son formalisme n'a jamais renié le phénomène de la référence : s'il est légitime de décrire la cohérence interne des systèmes de signes, on ne saurait, estime Todorov, oublier que ces signes sont mobilisés par des êtres humains vivant en société, à destination d'autres êtres humains, et qu'ils le sont pour parler du monde et agir sur ce dernier. Le moment sémiotique ouvrait bien sur la quête du sens, mais on voit mieux à présent que ce sens réside moins dans les formes elles-mêmes — qu'il faut évidemment être à

même de décrire — que dans l'interprétation qu'on en donne et dans leur appropriation par un individu social.

L'unité de l'œuvre de Todorov est donc dans l'exigence épistémologique autant que dans le projet. Un projet qui a donné naissance à une œuvre riche — une petite cinquantaine d'ouvrages, dont plus d'un a fait date — ; une œuvre qui est une leçon de sagesse et qui est devenue à bien des égards universelle, puisqu'elle circule dans une trentaine de langues. Mais, en terminant, je voudrais souligner que l'unité est aussi dans le ton. Sévère pour les jargonneurs, Todorov et son propos sont toujours limpides : c'est assurément d'abord pour respecter une exigence fondamentale du discours scientifique — sa biunivocité — ; mais c'est surtout une question de loyauté envers le lecteur ou la lectrice avec qui on entreprend de dialoguer.

Je mentionne ce respect car il faut aussi évoquer l'homme. Tzvetan Todorov n'était pas un moraliste de cabinet, mais quelqu'un qui réussissait à faire coexister en lui l'adhésion à des valeurs pour lesquelles il faut accepter de combattre et un sens critique d'une extrême acuité, allant jusqu'à l'ironie. Un tel cocktail produit de la force. Or cette force allait de pair avec ce qui était à mes yeux un des traits les plus attachants de Tzvetan : sa modestie, sa grande douceur, une douceur discrète qu'on ne s'étonnait pas de voir pétiller dans le regard d'un admirateur de Montaigne.

Parmi les mots qui ont émaillé mon propos, on aura relevé ceux de « morale » et de « politique ». Dès avant que nous élisions l'homme comme associé, le 4 décembre 2006, et qu'il vienne en personne recevoir les insignes de sa dignité le 7 juin 2010, toute l'œuvre de Tzvetan Todorov nous rappelait la formule qui définit notre Classe : que les sciences humaines et sociales sont aussi nécessairement politiques, et qu'elles doivent contribuer à l'avènement d'une morale¹.

L'auteur

Jean-Marie Klinkenberg est membre titulaire de l'Académie royale de Belgique.

Résumé

Éloge de Tzvetan Todorov, Membre associé de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques (4 décembre 2006), décédé le 7 février 2017. Sémioticien, historien des idées, essayiste, il a été directeur de recherches au Centre National de la Recherche Scientifique (France).

Abstract

Eulogy of Tzvetan Todorov, Associate member of the Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques (December 4, 2006), died on February 7, 2017. Semiotician and essayist, he was director of research at the French Centre National de la Recherche Scientifique.

¹ Éloge prononcé à la séance de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique du 7 février 2022.